

---

# Perspectives féministes et réécriture de l'histoire<sup>1</sup>

---

Guylaine Girouard, étudiante à la maîtrise  
*Département d'histoire*  
*Université Laval*

Être féministe, c'est tout simplement avoir conscience que l'équilibre et l'harmonie des rapports humains entre les sexes passent par la reconnaissance des femmes en tant que personnes à part entière, aussi libre de se réaliser que les hommes. En histoire, cela passe par la reconnaissance des femmes comme sujets de l'histoire.

La reconnaissance est capitale. Elle garantit le respect des personnes ou des groupes de personnes. Mais, pour la gagner, il ne suffit pas d'une journée internationale des femmes ou d'une fête des mères ; il faut comprendre le fait féminin. Tant qu'on n'aura pas expliqué le sens et les mécanismes de la sujétion millénaire des femmes, le préjugé concernant la faiblesse et l'infériorité féminines persistera. L'histoire est un outil de premier ordre pour comprendre la situation ambiguë des femmes dans les sociétés de tout temps et la réalité complexe des rapports humains entre les sexes. La production des connaissances sur le rapport des femmes à la société ne peut que contribuer à dissoudre les préjugés sexistes. À ce titre, l'histoire peut jouer un rôle majeur pour l'amélioration des rapports humains entre les sexes.

L'histoire des femmes est sur ce point prometteuse, surtout depuis le début des années 1980. Des chercheurs et chercheuses féministes innovent en appliquant des méthodes et des concepts

appropriés à ce champ de recherche. Leurs découvertes sont l'objet de cet article. Cependant, des problèmes particuliers, liés à la spécificité de l'histoire des femmes, guettent ceux et celles qui s'aventurent dans cette voie.

## SPÉCIFICITÉ DE L'HISTOIRE DES FEMMES

D'abord, il faut faire une différence entre les recherches sur les femmes et les recherches féministes. Les premières, tout en augmentant nos connaissances, n'accompagnent malheureusement pas leur démarche d'une problématique adéquate. Les femmes forment un groupe social distinct par la restriction légale, sociale et politique, ouverte ou dissimulée, qu'elles ont toutes vécue, souligne Hilda Smith<sup>2</sup>. Mais, continue-t-elle, relater ces problèmes ou s'en plaindre n'est pas forcément du féminisme : se demander pourquoi en est. Des deux sortes de recherche, seule la démarche féministe vise le changement des rapports hommes/femmes. Son but est la réécriture de l'histoire en incluant le point de vue féminin. Sa stratégie est l'analyse épistémologique de l'histoire et l'enrichissement des problématiques actuelles. On ne se surprendra pas que la poursuite de tels buts attire quelques difficultés d'ordre méthodologique et idéologique, voire politique.

### Difficultés de l'histoire des femmes

Malgré l'ampleur du nouveau savoir et l'avancement considérable de ses pratiques, les perspectives féministes sont encore boudées par la communauté historique. Pourtant, aux problèmes d'hier des solutions ont été apportées : étude des relations entre sphères féminines et société pour sortir des études en vase clos ; élaboration de méthodes scientifiques appropriées et de théories adéquates ; dépassement du stade élémentaire de la dénonciation de la sujétion. Mais le problème persiste.

Plusieurs historiens accusent encore ceux et celles qui se consacrent à la recherche féministe de manquer d'objectivité et de se servir de la tribune de l'histoire pour faire de la propagande. Mais ces

accusateurs ne sont-ils pas de ceux qui ont usé de cette tribune pour légitimer la domination masculine ? Peut-être ne se rendent-ils pas compte que les féministes ont compris le pouvoir de l'histoire et l'importance pour les femmes et l'humanité d'y retrouver et d'y situer l'expérience des femmes. On a longtemps présenté l'histoire comme une science où les professionnels devaient se soumettre à l'exercice de l'objectivité. En réalité, seule la méthode historique, si elle est rigoureusement appliquée, peut être dite objective. Quand on traite un sujet qui est plus ou moins lié à sa propre personne (l'étude des hommes par les hommes, celle des femmes par les femmes), il est difficile de rester objectif. La preuve de ce fait réside dans la manière dont les historiens ont généralement choisi et interprété les événements dans le passé : même avec des méthodes « scientifiques », ils ont négligé de prendre en considération la moitié du monde. N'était-ce pas la meilleure manière de légitimer et de maintenir une domination<sup>3</sup> ? Aussi, quand les chercheurs et chercheuses féministes dénoncent cette imposture, on perçoit aussitôt un rapport de forces. C'est à notre avis la preuve que l'histoire a un pouvoir, pouvoir que l'on doit utiliser pour établir de nouveaux rapports, plus harmonieux, entre les hommes et les femmes.

Une autre grande difficulté de l'histoire des femmes est la rareté des sources et la distorsion de la réalité. La société patriarcale a produit un ensemble de discours prescriptifs et normatifs sur les femmes (comme objet) qui a masqué l'expérience féminine et déformé sa signification. Cette littérature sexiste et misogynne a pour but l'exclusion des femmes de la vie publique et pour conséquence leur sujétion. Hilda Smith<sup>4</sup> ajoute que cette littérature n'est pas fondée, qu'elle n'a aucune référence quant au contexte historique et qu'elle est dénuée d'analyse sociale. En Occident, elle prend ses sources chez des auteurs aussi anciens qu'Aristote ou saint Thomas d'Aquin ainsi que dans la Bible pour justifier l'infériorité féminine. À partir de ces mythes et de théories biologisantes<sup>5</sup> se sont bâties des conventions sociales qui ont défini les relations entre les sexes et institué l'infériorité des femmes. Au cours des siècles, les hommes ont repris inlassablement ces concepts pour s'en servir politiquement. Par exemple, la sujétion des femmes dans le mariage au XIX<sup>e</sup> siècle est un gage de l'ordre de l'État<sup>6</sup>. L'idée selon laquelle les théories politiques reflètent seulement

l'organisation sociale (publique) ne s'applique pas ici. Joan Scott remarque justement « que le changement dans les rapports de genre peut se produire à partir de considérations sur les besoins de l'État<sup>7</sup> ». Elle s'appuie sur l'argumentation de Louis de Bonald concernant la législation sur le divorce en 1816 :

De même que la démocratie politique permet au peuple, partie faible de la société politique, de se dresser contre le pouvoir établi, de même le divorce, véritable démocratie domestique, permet à l'épouse, partie faible, de se révolter contre l'autorité maritale. Afin de garder l'État hors d'atteinte du peuple, il est nécessaire de garder la famille hors d'atteinte des épouses et des enfants.

Scott souligne l'analogie entre divorce et démocratie, et elle poursuit ainsi : « Reprenant des arguments bien plus anciens, à propos du bon ordre familial comme fondation du bon ordre de l'État, la législation qui a mis en œuvre cette position a redéfini les limites du rapport marital. De la même manière, à notre époque, les idéologues politiques conservateurs désireraient faire passer toute une série de lois sur l'organisation et le comportement de la famille, qui changeraient les pratiques actuelles<sup>8</sup>. » (Par exemple, rappelons-nous la récente loi canadienne qui recriminalise l'avortement.)

La sujétion des femmes dépasse donc le cadre familial et, sans qu'on puisse retrouver formellement ce fait dans les livres d'histoire, elle est matière politique. Mais, l'histoire de l'émancipation des femmes l'a prouvé, simplement désirer des droits civiques et politiques égaux aux hommes ne suffit pas. Pour devenir une personne à part entière, ayant droit au partage des pouvoirs dans la société, il faut gagner la reconnaissance. Cette reconnaissance passe obligatoirement par l'histoire et par les historiens.

Nous voilà devant la troisième difficulté de l'histoire des femmes : l'évaluation et la reconnaissance du fait féminin et le rapport aux hommes. Tant que les féministes travaillaient sur les femmes en vase clos, en négligeant les rapports hommes/femmes, on ne pouvait ni voir l'importance, ni évaluer l'apport des femmes à l'histoire. Elles restaient prisonnières des dichotomies dominant/dominée, public/privé. Mais en élargissant le champ d'études au rapport des femmes à la société, on se libère d'une prison pour entrer dans une autre : la comparaison aux hommes. Comme le souligne Mary Beard<sup>9</sup>, quand

on parle de la force des femmes en histoire, on parle de leur participation à toutes les activités au même titre que les hommes. Cette participation ne fait pas place aux contributions exclusives des femmes. Cet apport particulier ne peut être considéré quand on prend les hommes comme mesure. D'un autre côté, comment ne pas retenir cette mesure, puisque le pouvoir des femmes est toujours mesuré à leur capacité d'influencer les hommes ou de gagner leur reconnaissance. Comment sortir de ce cercle vicieux ? La lutte contre le sexisme et l'honnêteté intellectuelle semblent permettre aux chercheurs de contourner ces difficultés. Voyons comment.

### Remèdes méthodologiques

Pour répondre au reproche de manque d'objectivité, on a d'abord présenté des preuves selon lesquelles l'objectivité n'existe jamais parfaitement en histoire. Puis on a proposé l'honnêteté comme substitut. Non seulement des chercheurs et chercheuses avouent la subjectivité que leur sujet introduit, mais certains en font un atout pour se rapprocher le plus possible de la réalité de ce sujet. Chantale Doré a recueilli le témoignage d'une historienne québécoise sur cette question :

Je pense que nous sommes parties prenantes de tous les objets de recherche. Nous le cachons plus ou moins, nos intérêts sont plus ou moins directs. [...] La subjectivité est plus ou moins liée, mais le fait de tenter de la mettre au plus clair possible, de la dévoiler à notre propre subconscient, je pense que ça permet de faire un type de travail intéressant<sup>10</sup>.

Que l'intérêt du chercheur vienne d'une préoccupation personnelle, c'est non seulement normal mais aussi bon en soi. Pour autant que le chercheur a l'honnêteté de définir clairement sa position dès le départ, le rapport particulier qu'il entretient avec son sujet ne pourra que l'amener à approfondir son questionnement, à garantir la pertinence de sa démarche et de sa scientificité. Puisqu'on ne peut pas se débarrasser de la subjectivité, mieux vaut l'assumer. C'est le rôle que joue l'honnêteté dans un travail scientifique.

Si on peut désacraliser l'objectivité du point de vue du chercheur, il faut quand même tendre le plus possible vers elle quant à la

méthode en évitant les pièges qui lui font obstacle, et parmi ceux-ci le sexisme dans la recherche<sup>11</sup>. Il se retrouve facilement dans le langage (les grands hommes, le sexe faible), dans les concepts (chef de famille/reine du foyer, théories biologisantes, généralisation du masculin), dans la méthode (celle qui ne tient pas compte de l'expérience féminine quand il serait adéquat de le faire), dans la perspective et l'interprétation androcentriques (point de vue masculin seulement). Margrit Eichler souligne que la recherche sexiste est une recherche fautive et qu'elle ne peut en aucun cas être objective puisqu'elle néglige une vérité essentielle : il existe deux sexes d'égale importance<sup>12</sup>. Une telle pratique ne peut que contribuer à maintenir la domination masculine non fondée. Notons que la recherche portant uniquement sur les hommes comme celle qui s'intéresse uniquement aux femmes sont légitimes pour autant qu'elles ne prétendent pas présenter la réalité universelle.

Pour éviter le sexisme dans la recherche, il faut introduire l'expérience féminine qui est au cœur des transformations sociales et poser les relations entre les sexes comme fondement de toutes les questions économique, sociale et politique intéressant l'histoire. Si cela n'est pas apparu clairement jusqu'à aujourd'hui, c'est que la méthode historique était sexiste. Une perspective de travail partielle produit des résultats partiels<sup>13</sup>. Selon une historienne québécoise, « non seulement ces disciplines [surtout l'histoire et la sociologie] ignorent la question des rapports entre les sexes, mais ignorent profondément leur caractère partiel et partial qui nous font littéralement disparaître de la carte<sup>14</sup> ».

On ne peut penser faire objectivement et scientifiquement de l'histoire en négligeant un des deux sexes. C'est à ce titre que l'histoire des femmes a révisé ses positions à l'égard de l'étude des femmes en vase clos. On ne peut isoler les femmes puisqu'elles ont vécu dans un monde d'hommes dont les valeurs et les actions ont constamment influencé leur vie. La perspective féministe propose donc l'analyse des rapports entre les sexes sur tous les plans de l'organisation humaine, privée et publique. Il faut pour ce faire élargir les concepts (et les esprits) afin d'y introduire l'expérience féminine et changer les modèles de référence qui prennent l'homme comme mesure.

## PERSPECTIVES FÉMINISTES

Les théories féministes sont des instruments permettant de poser les femmes comme sujets de l'histoire et de faire reculer le sexisme. Elles sont innovatrices et pertinentes pour l'examen des relations humaines et des constructions sociales. Leur utilisation implique la non-reconnaissance des théories biologisantes et de la méthodologie sexiste.

### Les femmes comme sujets de l'histoire

Les femmes ont produit de l'histoire. Mais l'histoire n'a retenu que les expériences des reines, des saintes ou des militantes féministes. Qu'a-t-on dit des ouvrières, des institutrices, des fermières, des religieuses, des mères de famille, des sœurs ? Elles sont pourtant les pierres angulaires sur lesquelles se sont bâtis les classes sociales, la révolution industrielle, les mouvements ouvriers, l'économie capitaliste et de survivance, la reproduction sexuelle des rôles sociaux, etc. Mais les femmes n'ont pas eu droit au chapitre, car l'histoire, qui a été longtemps quasi exclusivement une histoire politique, n'a pas vu leur expérience comme un événement signifiant. Exclues de l'histoire, elles ont gardé le statut de non-actrices malgré la position essentielle qu'elles occupaient dans la société (famille, maternité), dans l'économie (travail non rémunéré, *cheap labor* dans les usines) et dans la vie politique (gardienne de l'ordre étatique et de l'ordre religieux et social en général).

C'est en élargissant les concepts existants qu'on peut voir l'importance des rôles que les femmes ont tenus. Par exemple, c'est en élargissant le concept du travail au travail non rémunéré des épouses en milieu ouvrier qu'on réussit à percevoir le pouvoir économique de ce travail sur l'économie familiale, sur la reproduction de la division sexuelle du travail, sur la position idéologique des mouvements syndicaux et sur la formation de la classe ouvrière<sup>15</sup>. De même, si la notion de politique est élargie à toutes les relations inégales, parce qu'elles impliquent une distribution inégale du pouvoir, on verra l'intérêt de comprendre comment le pouvoir a été établi, maintenu ou refusé<sup>16</sup>. Cette question est capitale pour les femmes. Elle fait ressortir

le caractère politique de leur situation par rapport à la société et à l'histoire. Elle rend essentielle et légitime la démarche féministe. Michèle Riot-Sarcey ajoute à ce sujet :

Pour la grande majorité des historiens, les femmes restent des « objets » de l'histoire. On ne reconnaît de sujet qu'au sein des mouvements féministes. Absentes de la scène politique, les femmes sont à l'ombre de l'histoire, immobiles, mais omniprésentes dans le quotidien de la longue durée ; à la périphérie des périodes critiques, elles n'émergent qu'exceptionnellement dans le temps court des bouleversements sociaux, comme si elles ne pouvaient accéder au passé de sujets historiques qu'après avoir franchi, dans le présent, les marches du pouvoir politique<sup>17</sup>.

Parallèlement à l'avènement des femmes en politique, les chercheurs et chercheuses féministes révisent l'histoire politique ; la reconnaissance, qui est aussi un pouvoir, passe par là. Le concept de genre est l'outil approprié.

### Le concept de genre

Le genre ne désigne pas ici l'individu sexué, mais plutôt les normes qui régissent son comportement. Pour les féministes, le genre est une construction sociale. « On ne naît pas femme, on le devient », pour reprendre les mots de Simone de Beauvoir. « Le sociologue Pierre Bourdieu a écrit sur les manières dont la « division » du monde, fondée sur des références à des « différences biologiques » [...] opère comme « la plus fondée des illusions collectives »<sup>18</sup>. » Voici la relation que Bourdieu fait entre genre et pouvoir :

Établis comme un ensemble objectif de références, les concepts de genre structurent la perception et l'organisation concrète et symbolique de toute la vie sociale. Dans la mesure où ces références établissent des distributions de pouvoir [...] le genre devient impliqué dans la conception et la construction du pouvoir lui-même<sup>19</sup>.

Tout en révélant la nature véritablement politique de la division sexuelle des rôles, le genre permet de sortir de la dichotomie public/privé, puisque ainsi même la sphère dite privée (la famille) est d'ordre politique, donc publique. Le concept de genre permet d'étudier les relations hommes/femmes dans une nouvelle et riche perspective. Refuser de considérer cela, c'est contribuer à maintenir les inégalités



entre les sexes. Mais dire que le genre est un construit n'est pas suffisant non plus, il faut en comprendre le sens.

Deux chercheuses américaines, Joan Scott<sup>20</sup> et Carroll Smith-Rosenberg<sup>21</sup>, ont travaillé à préciser le sens du genre dans les discours politiques qui ont présidé à la formation des classes ou des groupes sociaux. L'étude des discours est en effet révélatrice des mécanismes des changements sociaux. Smith-Rosenberg explique que les groupes marginaux d'une société donnée parlent un langage qui leur est propre au niveau des symboles, des références et des sujets. Ce langage, s'il réussit à s'imposer, transforme le discours dominant. Au moment où la rupture de la continuité d'un discours dominant survient correspond le moment où il y a changement social.

Smith-Rosenberg, étudiant la formation de la bourgeoisie américaine à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a mesuré l'utilitarisme du discours des hommes envers les femmes. Le « culte de la vraie femme<sup>22</sup> », concept mis soudainement en évidence dans le discours dominant de cette époque, sert à faire valoir combien les hommes ont besoin des femmes comme partenaires pour une mission divine : la construction d'un nouveau monde. Ce type de discours légitime le comportement masculin bourgeois (qui récupère le religieux pour motiver la collaboration d'autrui et servir son intérêt) tout en créant les différences de sexe et de classe nécessaires à sa domination. Le « culte de la vraie femme », lui, institue la contrainte des femmes et la liberté des hommes.

Joan Scott a fait le même exercice avec les discours chartistes (en Angleterre, vers 1830) et arrive aux mêmes résultats. La distinction sexuelle est un outil politique pour les chartistes qui s'en servent au détriment des femmes pour gagner, entre autres, le droit de vote des hommes qu'ils nomment illégitimement « suffrage universel ». En luttant pour les droits politiques des hommes seulement, le chartisme a réduit les femmes à néant et établi les hommes comme les seuls représentants de la classe ouvrière. Pour les bourgeois comme pour les ouvriers, les femmes sont des auxiliaires dépendantes dont le rôle essentiel et singulier est contenu dans la définition du rôle du genre féminin dans les discours politiques.

L'étude du genre dévoile la nature particulière de la participation des femmes à la société. Elles ont bien une histoire qui est

intimement liée à celle des hommes, mais sa spécificité n'est pas un événement signifiant pour les historiens du passé. Le concept de genre permet de dépasser la simple dénonciation de la sujétion et de comprendre comment s'est construite l'inégalité entre les sexes dans le temps passé et comment elle se perpétue dans le présent. La compréhension du sens et des mécanismes de la notion de genre contribuera à délivrer la société de ses préjugés, et les femmes du moule culturel qu'on leur a imposé. Car le genre a produit des cultures féminine et masculine. Plusieurs aspects de la féminité ne viennent pas des femmes, mais des théories biologisantes. Les femmes les ont apprises. Autrement dit, elles en sont venues à se faire une image d'elles-mêmes qui est celle que les hommes ont d'elles<sup>23</sup>. Ce qui explique en partie la dépendance des femmes par rapport aux hommes et la collaboration des femmes à leur propre sujétion : d'une manière générale, elles ont fini par croire à leur infériorité.

Nous voyons mieux maintenant l'importance de réviser l'histoire. Mais attention, intégrer les femmes dans l'histoire ne signifie pas simplement ajouter un chapitre au discours historique. Cela implique la révision de l'interprétation androcentrique et la réécriture du discours historique par l'introduction des perspectives féministes. C'est une façon pour les femmes de gagner la reconnaissance, de contrer le sexisme et ses conséquences et d'arriver à partager avec les hommes la direction et la construction du monde. L'égalité des sexes passe aussi par la réécriture de l'histoire<sup>24</sup>.

## Conclusion

Notre intérêt pour l'épistémologie de l'histoire ainsi que notre volonté de combattre les préjugés sont les deux facteurs qui nous portent à considérer les perspectives féministes. Les questions qu'elles posent à l'histoire sont des plus pertinentes pour prendre conscience du pouvoir de l'histoire et de l'état réel des relations hommes/femmes. Malgré les débats captivants que l'histoire des femmes engendre, une infime partie de la profession s'en préoccupe. Pourquoi ?

Y aurait-il vraiment une raison politique, un rapport de forces ? Probablement, car si les femmes étaient des hommes, elles n'auraient pas à quêter la reconnaissance, à soigner les explications, à multiplier

les preuves de l'injustice passée et présente. Elles n'auraient qu'à présenter les faits. Puisque des chercheurs et chercheuses ont pris en main la tâche d'introduire les femmes dans l'histoire et que ce processus est irréversible, les erreurs du passé doivent être réparées et évitées. Depuis le développement de l'histoire des femmes, de ses postulats et constats, il n'est plus recevable de faire de l'histoire d'un point de vue seulement masculin. Ce genre de pratique fausse l'interprétation de l'histoire. « On doit noter ici, témoigne David Morgan, que certains chercheurs masculins se rendent compte qu'une perspective exclusivement androcentrique entraîne également des distorsions de la réalité masculine<sup>25</sup>. » Et il a bien raison. Des chercheurs comme Georges Duby, Jack Goody et Maurice Godelier relèvent le défi d'intégrer le concept de genre à leurs travaux ; Michel Foucault et Pierre Bourdieu ont fait les liens logiques entre genre et pouvoir. Dans un effort de collaboration, on pourra atteindre un équilibre entre les interprétations féminines et masculines du genre sur lesquelles reposent la reconnaissance sociale et politique des femmes, la fin des préjugés sexistes et la connaissance plus parfaite de la construction des deux genres humains. Dans cette perspective, peut-être qu'un jour l'histoire des femmes, actuellement au premier rang des recherches sur les relations sociales entre les sexes, prendra le nom d'histoire des relations humaines, ou plus simplement d'Histoire. Longtemps les femmes ont été des partenaires dociles dans la construction du monde des hommes. Aujourd'hui la collaboration des hommes est sollicitée pour la construction d'un monde plus égalitaire. Nous sommes en effet persuadée qu'il y a quelque part assez de raison et de gratitude dans l'esprit des hommes pour participer à la réhabilitation des femmes dans l'histoire. L'histoire le dira.

## Notes

1. Cet article est tiré d'un travail de session du séminaire de la CEFAN qui a été remis à Jacques Mathieu en avril 1990. Ce séminaire sur « Les dynamismes de la recherche » nous a donné l'occasion de réfléchir sur la place, le rôle et les moyens de l'histoire des femmes, champ de recherche que nous ne connaissions que depuis très peu de temps. L'auteure est candidate à la maîtrise en histoire depuis septembre 1989. Sujet de mémoire : « L'admission des femmes aux programmes universitaires de l'Université Laval, 1904-1944 ».
2. Hilda Smith, « Feminism and the Methodology of Women's History », dans Berenice A. Carroll (dir.), *Liberating Women's History. Theoretical and Critical Essays*, Urbana, University of Illinois Press, 1976, p. 369-371.
3. En 1946, Mary Beard, dans *Woman as Force in History*, fait un bilan des omissions et des distorsions des historiens à propos des femmes et des conséquences sociales que cela a entraînées. C'est tout le problème des relations hommes/femmes sous l'influence des mythes misogynes qu'ont entretenus les historiens et tous ceux qui les ont retransmis sans jamais se demander s'ils étaient fondés. Les conséquences, on le devine, découlent du renforcement de l'idée de l'infériorité des femmes. Beard espère que nous réussirons à réparer ces erreurs afin de rétablir la vérité, de dépasser la conception de l'homme comme mesure et de permettre aux femmes d'être femmes en toute liberté, sans préjugés, de façon à continuer sans autres difficultés le processus de civilisation : ensemble dans la lutte contre toute forme de barbarie en tout temps et en tout lieu pour le début d'une société vraiment humaine. (La pensée de Mary Beard est tirée de Berenice A. Carroll, « Mary Beard's *Woman as Force in History* : a Critique », dans Berenice A. Carroll (dir.), *op. cit.*, p. 26-41.)
4. Hilda Smith, *op. cit.*
5. On entend par théories biologisantes tous les énoncés basés sur la différence biologique des sexes pour expliquer ou insinuer l'infériorité des femmes.
6. Joan Scott, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Le genre de l'histoire*, Paris, Tierce (coll. Les Cahiers du GRIF, 37-38), 1988, p. 145.
7. *Ibid.*, p. 145.
8. *Ibid.*, p. 145.
9. Mary Beard, citée par Berenice A. Carroll, *op. cit.*
10. Chantale Doré, *Études sur la condition féminine ou études féministes ?*, Québec, GREMF (coll. Les Cahiers du GREMF, 31), 1989, p. 41.
11. Voir à ce sujet : Jeanne Lapointe et Margrit Eichler, *Le traitement objectif des sexes dans la recherche*, Ottawa, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, 1985, 32 p. ; Margrit Eichler, *Les six péchés capitaux sexistes*, Québec, GREMF (coll. Les Cahiers du GREMF, 6), 1986, 35 p. ; Margrit Eichler, *Sexism in*

- Research and its Policy Implications*, Ottawa, ICRAF (coll. Les Documents de l'ICRAF, 6), 1983, 33 p.
12. Margrit Eichler, *Sexism in Research and its Policy Implications*.
  13. Chantale Doré, *op. cit.*, p. 8.
  14. Cité par Chantale Doré, *op. cit.*, p. 38.
  15. Voir à ce sujet Bettina Bradbury, « Women's History and Working Class History », *Labour / Le Travail*, 19 (printemps 1987), p. 23-43.
  16. Joan Scott, « Women's History », *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 26. L'auteure puise ses réflexions de Michel Foucault dans *The History of Sexuality*, vol. 1 et 2, New York, Vantage, 1980, et dans *Power Knowledge : a Selected Interviews and Other Writings, 1972-1977*, New York, Pantheon Books, 1980.
  17. Michèle Riot-Sarcey, « Les sources du pouvoir : l'événement en question », *Le genre de l'histoire*, p. 26.
  18. Joan Scott, « Genre, une catégorie utile d'analyse historique », *Le genre de l'histoire*, p. 143.
  19. Pierre Bourdieu cité par Joan Scott, *ibid.*, p. 143.
  20. Joan Scott, « On Language, Gender and Working Class History », *Gender and the Politics of History*, p. 53-67.
  21. Carroll Smith-Rosenberg, « Writing History : Language, Class and Gender », dans Teresa Delauretis et al., *Feminist Studies / Critical Studies*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 31-54.
  22. Le terme original est *cult of true womanhood*.
  23. Catherine A. MacKinnon, « Feminism, Marxism, Method and the State : an Agenda for Theory », dans Nannerl Keohabe et al., *Feminist Theory. A Critical Ideology*, Chicago, University of Chicago Press, 1981, p. 15 et 17.
  24. Dans la version antérieure de ce texte, nous avons présenté un exemple de réécriture que nous ne pouvons, faute d'espace, reproduire ici. Il s'agissait de la critique de Hilda Smith du travail de Philippe Ariès sur l'enfance au Moyen Âge, tirée de Hilda Smith, *op. cit.*, p. 380-381.
  25. Les propos de David Morgan sont rapportés par Jeanne Lapointe et Margrit Eichler, *op. cit.*, p. 21. David Morgan est l'auteur de « Men, Masculinity and the Process of Sociology Enquiry », *Doing Feminist Research*, London, Routledge & Kegan Paul, 1981.